

## Episode 5 (et dernier) 2 janvier 1929

### NEUF MILLE LIEUES DANS LES AIRS

V. — DANS LA FOURNAISE AFRICAINE



Un enterrement au pays noir

Kayes est un des points les plus chauds du globe. Pour y venir, nous sommes restés presque constamment à 2.000 mètres et cependant le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de 22 degrés. Depuis Thiès, en longeant le chemin de fer, le paysage est moins aride que plus au nord. Le Falémé, affluent du Sénégal, déroule dans les sables couleur d'ocre clair son ruban argenté. Puis c'est le Sénégal, majestueux, large et lent, dont nous avions, plus d'un

mois auparavant, survolé l'embouchure. Ce ne sont pas toujours les aéroports les plus fréquentés qui ont les meilleurs terrains : celui de Kayes est admirablement entretenu. Nous y avons été accueillis par un vent de sable assez violent qui, heureusement, ne s'est élevé que quand notre appareil eut été placé dans le hangar. C'est un sergent de la coloniale qui garde le terrain. Il habite une petite

maison en bordure de la route qui conduit, un peu plus loin, au cimetière. De sa fenêtre, nous avons vu passer, à deux heures de l'après-midi, un enterrement noir. — Il en passe ainsi tous les jours, nous dit la femme du sergent : et j'ai été longtemps à vaincre le cafard que ça me donnait au début. C'était, d'ailleurs, un étrange et lugubre cortège. Sur la route qui semblait fumer sous les 45 degrés de chaleur que le thermomètre marquait, à l'ombre, un Père blanc marchait au pas accéléré, si vite qu'il semblait courir, derrière ses enfants de chœur. Puis venaient, au même rythme, les porteurs, sur les épaules desquels le mort, secoué, ballotté au gré de la course, semblait, sous son linceul blanc, avoir conservé la souplesse de la vie. Seul, le piétinement de la petite troupe troublait une minute le silence profond et comme accablé de cet après-midi torride.

Le soir, nous attendîmes en vain la fraîcheur qui, sous notre ciel d'Europe, arriva en même temps que

C'est Maisons-Laffitte dans le bled. De la verdure et des villas fort gentilles. L'aviation est délicieusement logée : vastes hangars pour les appareils, bungalows fleuris pour les officiers. Les flamboyants qui ombragent les routes et les jardins étaient, à cette époque de l'année, couverts de fleurs chatoyantes. Tout était d'une admirable propreté.

Au mess, pendant le déjeuner et le dîner, un noir agita sans trêve la panka, et cela nous donnait par instants l'illusion d'un peu de fraîcheur.

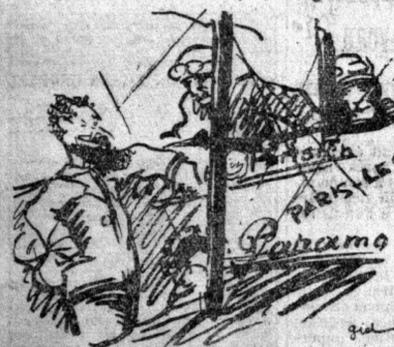
A Bamako aussi, la nuit fut lourde et longue, sans sommeil.

Cohendy, qui nous avait quittés à Dakar, un mois plus tôt, pour s'enfoncer dans la brousse et lui ravir avec sa « camera » quelques documents inédits, nous avait rejoints, méconnaissable. Quatre ou cinq semaines dans le pays noir lui avaient donné une barbe épaisse et longue. Des coups de soleil réussis lui avaient rôté et pelé le nez. Les étapes qui suivirent immédiatement Bamako n'ont pas d'histoire.

Les terrains où nous allions nous poser étaient généralement en assez bon état. Et nous allions surtout rencontrer, de la part des fonctionnaires qui nous recevaient, l'accueil le plus cordial. A Sikasso, nous avons rencontré un jeune Français qui se promenait dans la brousse avec un tracteur automobile et une remorque sur laquelle il avait installé une machine à égrener le coton.

A Bouaké, près de la résidence de l'administrateur, nous avons entendu, en passant sous une fenêtre, des voix enfantines épeler B-A-BA, B-E-BE. Au rez-de-chaussée, les indigènes adultes faisaient la queue pour payer l'impôt. Bouaké est une ville admirable, avec de larges avenues bordées de flamboyants. Nous y avons eu l'agrément d'un orage épouvantable, qui nous offrit, le soir, un spectacle grandiose et qui rafraîchit la température de façon assez appréciable.

Nous étions bien loin du Sacré-Cœur et de Montparnasse... Pas assez cependant pour ne pas entendre sur des lèvres maladroites, mais bien intentionnées le refrain d'Allahjah



Cohendy, méconnaissable sous sa barbe...

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles... L'atmosphère, à la saison chaude, reste presque constamment irrespirable. On vit, là, pendant des semaines, sous une température de bain turc. Le thermomètre grimpe, dès que le soleil est un peu élevé, jusqu'à 45° à l'ombre.

Midi, roi des étés... Avec l'insistance de l'idée fixe, les vers de Leconte de Lisle nous revenaient alors à la mémoire. Il tombait bien réellement du ciel des nappes d'argent en fusion... Tard dans la nuit, nous avons essayé de dormir. Nous n'avons pu y arriver. Nous avons installé nos lits dehors, sans autre toit que la voûte claire du ciel où la Croix du Sud scintille constamment.

Nous nous mîmes en route à 6 heures du matin, ce lundi-là, pour aller à Bamako. Un peu après le départ nous survolions les admirables chutes du Félou, et ensuite Bafoulabé, au confluent du Sénégal et de la rivière Bakoy, où un très joli pont franchit le fleuve.

De Toukoto à Bamako le pays est très agréablement accidenté. Ce ne sont, dans la région de Boula, que de vastes plateaux boisés, au pied desquels serpente le chemin de fer. Il était 11 h. 40 quand nous nous posâmes à Bamako. Nous n'avions plus un poil de sec. Et jamais nous n'avons trouvé aucun rafraîchissement plus agréable que le vermouth dégusté, dès l'atterrissage, au mess des officiers. Bamako est un pays charmant.

ou de la chanson populaire : Elle lisait le Petit Parisien... Nous fûmes, d'ailleurs, tout de suite en pays de connaissance : — Je reçois régulièrement Excelsior, nous dit un blanc. — Moi, y en a toujours lire le Miroir des sports, ajoutait un noir qui se sent des dispositions pour la boxe. Bien loin de chez soi, on peut encore se retrouver en famille... BAUD ET MAULIER. (Dessins de Raymond Gué.)

Nous étions bien loin du Sacré-Cœur et de Montparnasse... Pas assez cependant pour ne pas entendre sur des lèvres maladroites, mais bien intentionnées le refrain d'Allahjah



Elle lisait le Petit Parisien...

Nous fûmes, d'ailleurs, tout de suite en pays de connaissance : — Je reçois régulièrement Excelsior, nous dit un blanc. — Moi, y en a toujours lire le Miroir des sports, ajoutait un noir qui se sent des dispositions pour la boxe. Bien loin de chez soi, on peut encore se retrouver en famille... BAUD ET MAULIER. (Dessins de Raymond Gué.)